



HAL
open science

Le cosmopolitisme aristocratique des élites d'Europe du Nord au XVIIIe siècle : pratiques et débats culturels

Charlotta Wolff

► **To cite this version:**

Charlotta Wolff. Le cosmopolitisme aristocratique des élites d'Europe du Nord au XVIIIe siècle : pratiques et débats culturels. Être citoyen du monde. Entre destruction et reconstruction du monde : les enfants de Babel XIVE-XXIe siècles, 2, Université Paris Diderot, 2015, ISBN 978-2-7442-0198-1. hal-01291317

HAL Id: hal-01291317

<https://u-paris.hal.science/hal-01291317>

Submitted on 21 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHARLOTTA WOLFF¹

**LE COSMOPOLITISME ARISTOCRATIQUE DES ELITES D'EUROPE DU
NORD AU XVIII^e SIECLE : PRATIQUES ET DEBATS CULTURELS**

En parlant de cosmopolitisme, nous pouvons distinguer, d'une part, un cosmopolitisme philosophique, qui ne reconnaît pas de barrières entre les États, les sphères géographiques ou les couches sociales, qui cherche à promouvoir l'amitié et la mobilité des peuples et des individus sur la terre, et, d'autre part, un cosmopolitisme entendu au sens pratique, comme mode de vie des personnes pratiquant cette mobilité, et pour qui les appartenances nationales, politiques, linguistiques, sociales ou ethniques sont secondaires. Le cosmopolitisme pratique s'accompagne très souvent de plurilinguisme, mais pas nécessairement de multiculturalisme, auquel le cosmopolitisme s'oppose par son caractère normatif. Par définition, le cosmopolitisme tend vers l'universalisme, alors que l'identification culturelle passe souvent par le particulier, l'ethnique ou le national.

C'est dans cette seconde définition du cosmopolitisme qu'il convient de comprendre le cosmopolitisme aristocratique du dix-huitième siècle, sans toutefois exclure tout à fait la dimension philosophique. L'expression « cosmopolitisme aristocratique » est ici à prendre comme un terme descriptif générique. En tant que concept il n'est pas sans poser des problèmes. Ceux qui le pratiquent ne se définissent qu'exceptionnellement comme cosmopolites de manière analytique ou critique ; et en tant que pratique le cosmopolitisme aristocratique présente, en fin de compte, des traits exclusifs, et une fonction distinctive qui met en cause le fondement philosophique du cosmopolitisme dépassant toutes barrières.

Ici, nous étudierons les pratiques cosmopolites des aristocraties d'Europe du Nord en trois temps : d'abord en examinant la mobilité et le mode de vie cosmopolite de la noblesse, transfrontalière par essence ; ensuite en analysant à quel degré les pratiques cosmopolites s'accompagnent d'une réflexion sur les motifs et conséquences du cosmopolitisme et son rapport au patriotisme ; et enfin en évoquant la mise en cause du cosmopolitisme aristocratique en Scandinavie dans le dernier tiers du dix-huitième siècle. Par Europe du Nord, nous entendons ici la Scandinavie et le pourtour de la mer Baltique².

¹ Research Fellow de l'Académie de Finlande auprès de l'Université d'Helsinki (2013-2018).

² Cette contribution est en grande partie fondée sur ma thèse : C. WOLFF, *Vänskap och makt. Den svenska politiska eliten och upplysningstidens Frankrike* (« Amitié et pouvoir. L'élite politique suédoise et la France du temps des Lumières »), Helsingfors, Svenska litteratursällskapet i Finland, 2005. Sur le même sujet, voir également mes articles : C. WOLFF, « L'élite politique suédoise et les cercles philosophiques de

La noblesse sans frontières

Pour les noblesses septentrionales, le cosmopolitisme signifie d'abord une ouverture sur l'étranger que ne partagent pas nécessairement leurs compatriotes d'autres groupes sociaux. En effet, culturellement, un gentilhomme danois, russe ou polonais a plus en commun avec son homologue allemand ou français qu'avec le paysan dont il est le maître. Le caractère transfrontalier des aristocraties d'Europe du Nord est lié à leurs origines : la noblesse suédoise, par exemple, tout en étant solidement enracinée dans le cœur du pays – la Suède et la Finlande – a reçu à l'époque moderne des apports importants de l'Allemagne, des Pays-Bas (les De Geer) et de la France (les De la Gardie). Avant la Grande Guerre du Nord, la noblesse suédoise se fond en Livonie avec la noblesse balte d'origine teutonique (les Fersen, Lantingshausen, Tiesenhausen, Ungern-Sternberg, Meijendorff-Yxkull). Pour de telles familles dont les possessions et fiefs s'étendent sur plusieurs États et dépendent de souverains différents, il est naturel que l'allégeance soit une question de circonstances.

Cette ouverture sur un espace européen plus vaste que celui contrôlé par la communauté politique dont on est formellement membre se manifeste aussi dans le plurilinguisme de la noblesse, et à travers une éducation dont font partie des voyages d'instruction, si les finances et la situation politique le permettent.

L'aristocratie suédoise pratique généralement plusieurs langues : le suédois pour les affaires domestiques et politiques, le latin à l'école, l'allemand dans une variété de situations allant du commerce à la communication savante. Comme première ou seconde langue étrangère, l'allemand est de plus en plus concurrencé à partir des années 1730 par le français, qui sert pour la correspondance, l'éducation et toute communication internationale. Plus rarement, la noblesse apprend le finnois (dans la partie septentrionale et orientale du royaume), l'italien ou l'anglais ; très exceptionnellement elle peut avoir quelques notions de russe. De la famille royale à la noblesse militaire, les familles où l'allemand se pratique au quotidien sont loin d'être exceptionnelles, mais c'est surtout la langue

Paris dans les années 1770-1780 », *Lumières. Revue du Centre interdisciplinaire bordelais d'étude des Lumières*, vol. 17-18 (2011), p. 257-275 ; C. WOLFF, « L'aristocratie suédoise et la France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Histoire, Économie & Société. Époques moderne et contemporaine*, vol. 29 (2010:1), p. 56-67 ; C. WOLFF, « Voyageurs et diplomates scandinaves, acteurs de circulations culturelles internationales 1680–1780 », in : P.-Y. BEAUREPAIRE & P. POURCHASSE (dir.), *Les Circulations internationales en Europe, années 1680-1780*, Rennes, PUR, 2010, p. 373-384 ; C. WOLFF, « The Swedish Aristocracy and the French Enlightenment circa 1740-1780 », *Scandinavian Journal of History*, vol. 30 (2005:3-4), p. 259-270 ; C. WOLFF, « Diversité culturelle et identités au XVIII^e siècle : l'exemple de la noblesse suédoise », in : U. HASKINS-GONTHIER & A. SANDRIER (éd.), *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières – Multilingualism and Multiculturalism in Enlightenment Europe. Actes du Séminaire international des jeunes dix-huitémistes 2004 – Proceedings of the International Seminar for Young Eighteenth-Century Scholars 2004*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 127-139 ; C. WOLFF, « La transgression des frontières dans la littérature de voyages au dix-huitième siècle », in : P. IHALAINEN et alii (dir.), *Boundaries in the Eighteenth Century – Frontières au dix-huitième siècle, International Review of Eighteenth-Century Studies (IRECS) – Revue internationale d'études du dix-huitième siècle (RIEDS)*, vol. 1, Helsinki & Oxford, 2007, p. 153–166.

française qui devient au dix-huitième siècle la « seconde langue maternelle » (Elisabeth Hammar) de la noblesse. Elle est apprise dès l'enfance grâce aux bonnes et gouverneurs français ou suisses, ainsi que par la lecture de romans anglais en traduction française. Fait significatif, le français domine dans les écrits du for privé de la noblesse, mais avec une syntaxe suédoise. Les influences linguistiques sont fortes dans les deux sens, et les lettres portent aussi trace d'un *code switching* fréquent³. Ainsi, en 1772, le capitaine Curt von Stedingk (1746–1837), originaire de la Poméranie suédoise et servant alors dans l'armée française, prie dans une lettre à son père sa mère de lui envoyer « *une pièce von gut eigen geschponnen [sic] leinwand pour 1 douzaine de Chemises* »⁴.

La noblesse se lie aussi aux cours étrangères, d'une part en servant sous les drapeaux étrangers, d'autre part à cause de ses fiefs étrangers obtenus soit en héritage, soit par des services plus récents. Les doubles loyautés et l'art de bien en jouer sont constitutifs de l'identité de la noblesse des territoires frontaliers. Ainsi, le père de Curt von Stedingk, le *Junker* Christoffer Adam von Stedingk, sert dans les années 1740 dans l'armée prussienne et finit par épouser la fille naturelle d'un maréchal de Frédéric II, le comte de Schwerin. Pendant la guerre de sept ans, il choisit en tant que sujet du roi de Suède de retourner au service de celui-ci, après quoi ses domaines sont ravagés par les Prussiens. Ses fils entrent dans l'armée et la marine suédoises et partent ensuite pour la France, où l'aîné sert pendant plus de vingt ans avant de retourner en Suède et de devenir ambassadeur à Saint-Pétersbourg⁵.

Un autre exemple de cosmopolitisme aristocratique militaire est celui du comte Axel Fersen père (1719–1794), fils d'une grande famille possessionnée en Livonie, en Finlande et en Suède proprement dite. En 1739, à vingt ans, il part étudier à Leyde. Il y rencontre son futur beau-frère, le baron von Lantingshausen, officier au régiment d'Alsace et gouverneur des princes des Deux-Ponts. Peu après, on retrouve Fersen officier au même régiment, dont le colonel propriétaire est alors Frédéric des Deux-Ponts. En 1744, Fersen reçoit du duc des Deux-Ponts la commission de recruter un régiment pour le compte du prince électeur de Bavière, en guerre contre Marie-Thérèse d'Autriche. Mais le prince fait la paix avec l'impératrice. Le duc fait alors passer le régiment au service de la France. Fersen recrute ses officiers parmi ses amis à la cour des Deux-Ponts et en Suède, et ses soldats en Allemagne, principalement aux Deux-Ponts. En 1753, il cède son

³ C. WOLFF, « Diversité culturelle et identités au XVIII^e siècle : l'exemple de la noblesse suédoise », (*op. cit.*), p. 131-134 ; E. Hammar, « *La Française* ». *Mille et une façons d'apprendre le français en Suède avant 1802*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 1991 ; voir aussi G. VON PROSCHWITZ, *Gustave III et la langue française : recherches sur la correspondance du roi*, Göteborg, Akademiförlaget, 1962.

⁴ Curt VON STEDINGK à Christoffer Adam von Stedingk, 11 août 1772, Archives nationales de Finlande, Stedingkska arkivet, Pommerska släktarkivet, Christoffer Adam Stedings arkiv, vol. 22 ; pour plus d'exemples, voir C. WOLFF, « Diversité culturelle et identités au XVIII^e siècle : l'exemple de la noblesse suédoise » (*op. cit.*), p. 131-134.

⁵ Sur les Stedingk, voir Comte DE BJÖRNSTIERN, *Mémoires posthumes du feld-maréchal comte de Stedingk*, t. I, Paris, Arthus-Bertrand, 1844, p. 10-14 ; C. H. VON PLATEN, *Stedingk. Curt von Stedingk (1746-1837) – kosmopolit, krigare och diplomat hos Ludvig XVI, Gustav III och Katarina den stora*, Stockholm, Atlantis, 1995, p. 26-31.

régiment au prince de Nassau-Usingen. Le fils aîné de Fersen, Axel Fersen le jeune (1755–1810), ne suivra pas les mêmes sentiers, mais sera promu dans la haute société par la gloire de son père et celle de son ambassadeur, le comte Gustav Philip Creutz, qui l'introduira dans le cercle de la Dauphine Marie-Antoinette⁶.

Il n'est pas rare qu'une partie de la carrière d'un gentilhomme scandinave se déroule à l'étranger, soit au service de la diplomatie de son pays, soit au service d'un pays étranger dont la conjoncture internationale l'a rapproché. C'est le cas de la France, qui attire des centaines d'officiers d'Europe du Nord au cours du dix-huitième siècle. Les liens peuvent aussi être plus circonstanciés et plus personnels, comme ceux qui existent entre les sujets suédois possessionnés en Allemagne du Nord et les élites prussiennes, ou encore ceux qui attachent après 1721 les grandes familles des provinces baltes de l'ancien empire suédois aux intérêts de la Russie.

Le séjour à l'étranger étant pourvu d'une fonction formatrice importante, la noblesse se déplace beaucoup : pour les études, pour le service, pour le plaisir. Le *grand tour* jusqu'en Italie est assez peu pratiqué du fait de sa cherté. Au tout début du dix-huitième siècle, le jeune comte de Tessin se rend en Italie et en France pour étudier l'architecture. Une génération plus tard, les comtes De la Gardie doivent accompagner leur beau-frère, ministre plénipotentiaire à la cour de Versailles, et prendre du service en France afin de financer leur séjour. Enfin, dans les années 1770, leur neveu, le comte Axel Fersen fils, est assez riche pour séjourner un an et demi en Italie avant de se rendre à Paris puis à Londres. Souvent, faute de grand tour, on voyage autrement : en accompagnant un parent en mission diplomatique, ou en allant prendre du service dans un régiment étranger⁷.

Entre cosmopolitisme et patriotisme

L'idéal de l'époque est celui du gentilhomme policé, *l'honnête homme* qui se sent partout chez lui et s'exprime avec aisance en français. Les codes de sociabilité des aristocraties sont les mêmes partout en Europe, et une certaine solidarité entre pairs peut parfois aider ceux qui se déplacent à l'intérieur d'une même sphère sociale. Fersen fils, en arrivant aux Deux-Ponts puis à Paris dans les années 1770, est partout accueilli chaleureusement, le nom de son père ouvrant encore des portes⁸.

Ceux dont le nom n'est pas connu peuvent se faire introduire dans la bonne société par le représentant diplomatique de leur pays. Protéger leurs compatriotes est une tâche que les diplomates suédois prennent à cœur, surtout lorsqu'il s'agit des fils de grandes familles sénatoriales dont

⁶ C. WOLFF, *Vänskap och makt* (op. cit.), p. 156-158 ; sur les Fersen, voir aussi J. ILMAKUNNAS, *Kartanot, kapiot, rykmentit. Erään aatelissuvun elämäntapa 1700-luvun Ruotsissa*, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, 2011, p. 73-74 et passim.

⁷ W. HOLST, *Carl Gustaf Tessin under rese-, riksdagsman- och de tidigare beskickningsåren. Ett bidrag till hans ungdomshistoria och politiska biografi*, Lund, Gleerup, 1931, p. 13-57 ; C. WOLFF, *Vänskap och makt* (op. cit.), p. 49-50 ; J. ILMAKUNNAS, *Kartanot, kapiot, rykmentit* (op. cit.), p. 43-50.

⁸ C. WOLFF, *Vänskap och makt* (op. cit.), p. 74.

l'influence peut être considérable dans l'administration centrale de Stockholm. Ainsi, le comte de Creutz, lui-même cadet de famille mais proche du roi Gustave III, introduit bon nombre de gentilshommes suédois dans les salons et cercles mondains de Paris. Tout comme les barons von Gleichen et Blome, qui représentent le Danemark, Creutz a ses entrées dans les cercles les plus exclusifs de Paris et de Versailles et fait partie de cette élite étrangère qui donne son caractère cosmopolite à la vie mondaine de la capitale française. Diplomates et gens de lettres y nouant des liens affectifs, la sociabilité intellectuelle qui s'y développe se prolonge, après le départ des intéressés, sous la forme d'amitiés épistolaires entre Naples et Stockholm, Paris et Stralsund, et même entre Stockholm et Saint-Pétersbourg⁹.

En évoquant le mode de vie cosmopolite des élites d'Europe septentrionale, il convient enfin de mentionner leur goût pour les produits étrangers. L'importation des produits de luxe étrangers, toutefois, est contestée par un discours économique mercantiliste et moralisateur. Les produits étrangers et les coûteux voyages de la noblesse se trouvent ainsi au centre des débats politiques sur le patriotisme et l'ouverture à l'étranger.

Les pratiques cosmopolites de l'aristocratie sont, paradoxalement, légitimées par leur utilité pour la patrie sous la forme d'arts et de savoirs nouveaux. La charte de privilèges de 1723 reconnaît le droit de la noblesse suédoise à voyager pour son instruction et à se prévaloir au retour des distinctions ou récompenses reçues à l'étranger¹⁰. Ce droit est souvent évoqué par les officiers qui, à défaut d'afficher une loyauté sans faille à la patrie, risquent de se trouver dans une situation de conflit d'intérêts.

La noblesse est donc bien consciente de ses pratiques cosmopolites. À quel point a-t-elle assimilé les débats théoriques et philosophiques sur le cosmopolitisme ?

Les aristocraties d'Europe du Nord sont au courant des débats littéraires et philosophiques du temps des Lumières. Certains participent à ce que l'on pourrait appeler le cosmopolitisme philosophique mondain. Dans les années 1740, le représentant diplomatique de la Suède, le baron Carl Fredrik Scheffer, fréquente les cercles liés au Club de l'Entresol, cette coterie rassemblant l'opposition aristocratique et anti-mercantiliste française, avec comme figures de proue l'abbé Alary, l'abbé de Saint-Pierre, le président Hénault, et un certain président de Montesquieu¹¹. Plus tard, on retrouvera l'ambassadeur comte Creutz chez Madame Du Deffand, chez Madame Geoffrin, chez Madame Necker. Creutz lui-même se distingue des courtisans

⁹ C. WOLFF, « L'aristocratie suédoise et la France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle » (*op. cit.*), p. 62-67 ; C. WOLFF « Voyageurs et diplomates scandinaves, acteurs de circulations culturelles internationales 1680-1780 » (*op. cit.*), p. 379-380. Sur le caractère cosmopolite de la sociabilité mondaine parisienne, voir A. LILTI, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

¹⁰ Ridderskapets och adelns privilegier (1723:1016 1, abrogés le 1^{er} juillet 2003), § 4, *Svensk författningssamling*, <http://www.riksdagen.se/sv/Dokument-Lagar/Lagar/Svenskforfattningssamling/>, vérifié le 30 décembre 2014.

¹¹ C. WOLFF, « The Swedish Aristocracy and the French Enlightenment circa 1740-1780 » (*op. cit.*), p. 262-263.

qu'il y amène bon gré mal gré par son attachement aux principes de la philosophie moderne. Ancien poète bucolique et érotique, il est un ami de Marmontel, Diderot, d'Holbach et Helvétius. Il professe une foi épicurienne et stoïque et rassemble une imposante bibliothèque comptant les dernières nouveautés philosophiques, notamment les ouvrages de l'abbé Raynal. Son dernier secrétaire à Paris, Nils Rosén von Rosenstein, dont le père est professeur de médecine, recteur de l'université d'Upsal et médecin du roi de Suède, est un véritable intellectuel avant la lettre et rédige un traité sur les Lumières¹².

Pour d'autres, le cosmopolitisme est avant tout une pratique mondaine, rarement décrite en termes philosophiques. Le but pédagogique de l'introduction des jeunes gens de la noblesse dans les cercles intellectuels est de former l'honnête homme par la sociabilité, de lui apprendre à bien parler, à raisonner, à réfléchir, et de lui faire faire la connaissance des grands auteurs du temps afin de mieux apprécier la littérature. Il n'est pas rare que ce but soit raté. Fersen fils note dans son journal que « Mad[ame] Dufendant est toujours aveugle et on s'y ennuye à mort »¹³. Le futur roi Gustave de son côté trouve les philosophes « plus agréables à lire qu'à voir », alors que le comte de Hessenstein, fils du feu roi Frédéric I^{er} de Suède, s'étonne du peu de savoir-vivre de Diderot, un « dissertateur » et « dictateur » de la conversation, lequel de plus ressemble à un médecin ou un apothicaire sans esprit¹⁴. Ici, c'est l'apparence extérieure et la forme du discours qui sont passées au crible, non pas le fond de l'argumentaire. Pour le cosmopolite aristocrate, ce qui compte avant tout est de faire partie de « la bonne société », pas de briller en auteur original. Ce qu'il recherche au salon, ce n'est pas l'argument philosophique, mais le *bon ton* et le *bon goût*.

À côté de l'espace conversationnel mixte du salon, la loge maçonnique offre d'autres possibilités, socialement réduites à la mise en pratique des idéaux cosmopolites et patriotiques conjoints. Une partie des amitiés transfrontalières de la noblesse scandinave se confond avec les liens maçonniques. À Paris, l'aristocratie d'Europe du Nord fréquente la célèbre loge dite des Neuf Sœurs. Entre autres, on y trouve le comte Stroganov, le baron Bagge, les envoyés du Danemark, Gleichen et Blome. À Strasbourg, la loge militaire l'Étoile polaire est dirigée par le comte de Fersen dans les années 1740 ; plus tard, dans les années 1770, une autre loge, La Candeur, y est fréquentée par les Scandinaves¹⁵. Cette sociabilité n'est pas moins mondaine, et il est difficile d'estimer sa signification pour l'individu. La maçonnerie peut aussi porter certains vers un universalisme mystique bien différent de celui des philosophes, particulièrement après la Révolution ;

¹² C. WOLFF, « L'élite politique suédoise et les cercles philosophiques de Paris dans les années 1770-1780 » (*op. cit.*), p. 260-264.

¹³ Journal d'Axel Fersen fils, t. I, Archives nationales de Suède, Stafsundsarkivet, Hans Axel von Fersens samling, vol. 4.

¹⁴ Lettre du prince Gustave à la reine Louise Ulrique, Paris 17 février 1771, in: G. VON PROSCHWITZ, *Gustave III par ses lettres*, Stockholm, Norstedts, 1986, p. 107 ; lettre du comte de Hessenstein à Carl Fredrik Scheffer, Compiègne 6 août 1769, Proschwitz, *Gustave III par ses lettres* (*op. cit.*), p. 72.

¹⁵ C. WOLFF, *Vänskap och makt* (*op. cit.*), p. 259-263.

ainsi Stedingk, dans le Saint-Pétersbourg des années 1800, se lie avec Joseph de Maistre¹⁶.

La conscience de pratiques cosmopolites porte aussi la noblesse à l'autocritique concernant le goût pour la philosophie et les « mœurs étrangères », amalgamées par le discours conservateur hostile à la « corruption » des vertus septentrionales par les influences méridionales. Ainsi par exemple, dans son journal et ses lettres à son père de la fin des années 1760, le jeune comte Clas Julius Ekeblad craint une contagion de l'impiété grandissante en France, due selon lui à l'influence de Voltaire et de Rousseau sur les esprits¹⁷.

La mise en cause du cosmopolitisme

Les caricatures et satires ciblant l'engouement de la noblesse pour la magnificence « étrangère » sont, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, un phénomène déjà ancien. Dès 1658, dans son poème allégorique *Hercules*, le Suédois Georg Stiernhielm avait mis en garde les jeunes gentilshommes contre les périls du luxe et de la paresse. Plus tard, comme à Hambourg, la comédie se moque du gentilhomme francisé dans le *Jean de France* (1722) du Norvégien Ludvig Holberg, le *Svenska sprätthöken* (1737) du Suédois Carl Gyllenborg, et le *Den avundsjuke* (1738) de son compatriote Olof Dalin¹⁸.

Dans la critique des influences étrangères, le lecteur moderne distingue d'une part la crainte mercantiliste que le goût pour des produits de luxe exotiques n'épuise les ressources économiques du pays, et d'autre part la peur que l'adoption de mœurs et de coutumes étrangères ne finisse par corrompre la morale publique. Pour les contemporains toutefois, ces deux craintes sont intimement liées, l'économie ayant toujours une dimension morale et politique. À cela s'ajoute, dans ces pays protestants d'Europe du Nord, la vieille peur des « superstitions papistes » et des conversions vers le catholicisme, jugées équivalentes à la haute trahison.

En Suède, le débat sur le luxe étranger et les voyages de la noblesse prend feu avec l'aggravation de la crise économique dans la seconde moitié des années 1760 et suite à la libération de la presse en 1766. Le discours moralisateur de certains pamphlétaires exprime une crainte que la jeunesse destinée à occuper un jour des positions importantes ne prenne tellement goût à l'oisiveté qu'elle devienne incapable de travailler au bien de la patrie. En effet, la « frivolité » vestimentaire, gastronomique et morale conduirait à un relâchement mental et physique et ferait peu à peu disparaître la vertu et la frugalité qui, selon les théories du climat, auraient toujours caractérisé les

¹⁶ Voir par exemple C. ARMENTEROS, *The French Idea of History. Joseph de Maistre and His Heirs, 1794-1854*, Ithaca & London, Cornell University Press, 2011.

¹⁷ Lettre de Clas Julius EKEBLAD à Clas Ekeblad, Paris 11 mai 1767, Bibliothèque royale de Stockholm, Engeströmska samlingen, vol. C XVII 1.4.

¹⁸ Sur Hambourg, voir G. ESCHENBACH, « Multilingualism as a mode of satiric writing in the Hamburg opera libretti between 1710 and 1725 », *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières – Multilingualism and Multiculturalism in Enlightenment Europe* (op. cit.), p. 171-176.

peuples du Nord¹⁹. Au pire, la dégénération de la virilité nuirait à la capacité de la jeunesse et des nobles à défendre le pays. Entre les lignes, mais de manière beaucoup moins explicite que par exemple en Grande-Bretagne, on retrouve ici le rejet de la « mollesse » méridionale, associée à l'homosexualité masculine.

Après l'accession au pouvoir du parti antifrançais des « Bonnets » en 1766, une nouvelle loi somptuaire est promulguée dans le but de diminuer la dépendance et les influences de l'étranger. Les lois somptuaires sont censées préserver les « anciennes vertus suédoises » en réfrénant le luxe vestimentaire et alimentaire. Entre 1680 et 1780, il y en a eu au total près de soixante en Suède. La plus importante, celle de 1766, interdit l'importation des parfums, des dentelles, du café, du chocolat et des boissons alcoolisées, sauf toutefois les vins de France, de la Rhénanie et de Malaga, soit ceux que boivent les élites de Stockholm. L'emploi de maîtres de langue ou de gouvernantes étrangers devient passible d'une amende de deux cents rixdales d'argent par an. Bien entendu, la noblesse se moque superbement de ces interdictions²⁰. Sous le règne de Gustave III (1771–1792), les lois somptuaires sont abolies. Cependant, s'inspirant des doctrines physiocratiques, le roi impose à sa cour un costume national pour remédier à la démesure vestimentaire.

Au Danemark, ce ne sont pas tant les voyages à l'étranger que la présence d'immigrés à des postes importants qui suscitent des réactions de repli national. La population urbaine ainsi que la noblesse danoises comptent une part importante de germanophones. La cohabitation des différents groupes linguistiques du royaume a longtemps été pacifique, et l'allemand est devenu la langue de l'armée, de la cour et des académies. L'influence étrangère au sommet de l'État atteint son apogée sous Frédéric V (1746–1766), qui s'entoure de ministres d'origine allemande. Sous Frédéric V, les étrangers sont encore perçus comme faisant partie de la patrie, mais son successeur Christian VII (1766–1808) les chasse du gouvernement. Après l'aggravation de la maladie mentale du jeune roi, le pays est dirigé de 1770 à 1772 par son médecin allemand Johann Friedrich Struensee, qui fait plusieurs réformes inspirées par le caméralisme et par les philosophes français. Notamment, il instaure la liberté de la presse. Un débat sur l'immigration s'enflamme alors. Les étrangers utiles et travailleurs – commerçants et industriels, par exemple – sont présentés comme les bienvenus, alors que ceux qui ne chercheraient que des sinécures le seraient beaucoup moins²¹.

¹⁹ C. WOLFF, *Vänskap och makt* (op. cit.), p. 301-307 ; B. PETERSON, « 'Yppighets nytta och torftighets fägnad'. Pamflettdebatten om 1766 års överflödsförordning », *Historisk Tidskrift*, vol. 104 (1984), p. 3-46 ; C. FRÄNGSMYR, « La théorie des climats et le nouveau gothicisme dans la Suède du XVIII^e siècle », K. ANDERSSON (dir.), *L'Image du Nord chez Stendhal et les Romantiques I*, Örebro, Humanistica Oerebroensia, 2004.

²⁰ J. ILMAKUNNAS, *Kartanot, kapiot, rykmentit* (op. cit.), p. 140.

²¹ V. WINGE, « Dansk og tysk i 1700-tallet », O. FELDBAEK (dir.), *Dansk identitetshistorie I. Fædreland og modersmål 1536-1789*, København, C. A. Reitzels Forlag, 1991, p. 90-92, 95, 107, 144, 149, 157-158.

Après la chute et la décapitation de Struensee – condamné pour crime de lèse-majesté après une liaison scandaleuse avec la reine – le danois devient la langue de l'administration centrale. En janvier 1776 est proclamée une nouvelle loi sur la nationalité, selon laquelle seules des personnes nées au Danemark, comprenant aussi la Norvège et le Holstein, peuvent y occuper des emplois publics²². Cette loi est saluée avec enthousiasme par le public. Elle ne met pas fin aux pratiques cosmopolites des élites, loin de là, mais témoigne bien de la montée d'un esprit national qui exclut les étrangers de la patrie et met des bornes au cosmopolitisme.

Conclusion

Les voyages des Scandinaves sur le continent s'inscrivent dans le cosmopolitisme aristocratique et militaire traditionnel. Tout en parlant d'élites, il faut se méfier du mythe du voyageur oisif, car beaucoup ont des motifs professionnels pour se déplacer. Il n'empêche que malgré la distance, la Scandinavie n'est nullement à l'écart des réseaux littéraires ou scientifiques européens. Les élites d'Europe du Nord participent volontiers soit à la « république des lettres » dans ses diverses variantes, soit à la sociabilité mondaine des aristocraties européennes du dix-huitième siècle. Les agents diplomatiques jouent ici un rôle privilégié en tant qu'agents de transmission.

Les témoignages laissés par les élites elles-mêmes transmettent souvent l'idée d'une facilité de voyager à l'intérieur d'un espace cosmopolite protégé et idéalisé. L'espace européen que parcourt le voyageur aristocratique du dix-huitième siècle est pourtant contrasté, fait de multiples particularismes distrayants dont le cosmopolite peut faire abstraction ou se divertir, quand il se trouve au milieu de ses pairs.

Dans l'Europe du dix-huitième siècle, le cosmopolitisme des élites sociales se confond avec la francophilie, le français étant alors l'idiome commun des aristocraties et des élites lettrées, en même temps que Paris est « le modèle des nations étrangères » et une étape obligatoire des voyageurs aristocratiques venus du Nord. Ce modèle est brisé, du moins temporairement, par la Révolution française, qui oblige à repenser les allégeances parallèles et la dimension politique du cosmopolitisme.

Le mimétisme culturel conduit aussi à une réflexion identitaire. Paradoxalement, c'est au Danemark, culturellement le plus diversifié des pays scandinaves, que les réflexes de rejet sont les plus forts. Dans ce pays, où cohabitent Danois et Norvégiens, Allemands du Holstein, d'Altona et d'ailleurs, la mise en cause de la présence étrangère dans l'administration sert un projet national auquel participent les élites. En Suède, plus homogène, face aux modes « françaises » adoptées par les élites, le souci des gouvernants est d'affirmer une identité supposément suédoise et dénoncer les effets jugés immoraux des voyages. Derrière la peur de l'étranger se

²² *Ibid.*, p. 182-190, 196-201.

cache le rêve d'une Scandinavie arcadienne, vertueuse et innocente, que le climat rigoureux rendrait étranger à toute superficialité. Ce désir de retourner à une pureté originelle semble en contradiction avec le cosmopolitisme de l'époque, mais en vérité, il ne fait que s'en nourrir. En Scandinavie comme ailleurs, les pratiques cosmopolites des élites s'accompagnent ainsi d'utopies autarciques et d'un discours patriotique finalement peu original.